

Déjeuner

Al-Balagh, 1 novembre 1945.

Dieu a enfin accordé son inspiration à Son Excellence Mahmoud Fahmy al-Nokrashi Pacha, le Président du Conseil, et il a prononcé des paroles qui remplissent les cœurs de délice et de joie, qui remplissent les âmes de lumière et de clarté, et qui ont fait trembler l'Égypte d'un ravissement tel que ce ravissement a bien failli devenir un tremblement de terre — dont nous espérons que Dieu épargnera à l'Égypte les dangers et les répliques.

Oui, Dieu a accordé son inspiration au Président du Conseil, et il a prononcé des paroles splendides et magistrales, qui ont abreuvé les esprits des journalistes après une longue soif, et éteint la soif brûlante des Égyptiens après que le simple écho de la rumeur avait presque failli les anéantir et les ruiner. Car le Conseil des ministres s'est réuni hier sur une question grave, une question très grave en vérité, puis, une fois le Conseil ajourné, les journalistes furent convoqués en présence du Président du Conseil, et ils s'avancèrent, le cœur bondissant dans leur poitrine, la langue dansant dans leur bouche, la salive se desséchant dans leur gorge. Puis le Président du Conseil leur adressa la parole, et ses mots tombèrent sur leurs âmes assoiffées et leurs cœurs desséchés comme la pluie tombe sur une terre aride privée d'eau depuis longtemps.

Et comment les journalistes ne se réjouiraient-ils pas, comment les Égyptiens ne se délecteraient-ils pas, maintenant que le général Gyte a aimablement invité le Président du Conseil à déjeuner avec le Field Marshal Alanbrooke, chef d'état-major impérial des forces de l'Empire britannique ? Avez-vous vu ces titres si élevés aux côtés desquels le Président du Conseil a été invité à déjeuner ? N'y a-t-il pas, dans cette aimable invitation, un honneur pour le Président du Conseil et un hommage rendu au peuple égyptien au nom duquel il parle ? Ce déjeuner ne mérite-t-il pas que sa nouvelle soit lue au Conseil des ministres, et diffusée à tous les Égyptiens ? Et l'affaire ne s'est pas arrêtée au déjeuner, car les deux grands hommes ont continué à converser après le déjeuner — en attendant le café, en le buvant, et après l'avoir bu — une longue conversation amicale sur des questions intéressant les deux pays, ces deux pays étant l'Égypte, dont al-Nokrashi Pacha dirige le ministère, et l'Empire britannique, dont le Field Marshal Alanbrooke dirige l'état-major général.

Puis l'affaire s'arrête soudain là, exactement là, et quelque chose vaut mieux que rien, et l'Égypte ne doit rien attendre de plus que cela ; il lui suffit de savoir que les deux grands hommes ont déjeuné ensemble à la même table, puis ont tenu après cela une longue conversation amicale sur des questions intéressant les deux pays. Mais de quoi cette conversation a-t-elle bien pu traiter ? S'agissait-il d'affaires politiques ? Mais le Field Marshal Alanbrooke n'est pas un homme politique, et discuter de politique n'est pas son métier, et nous ne savons pas que les Anglais confient aux militaires des conversations politiques ! S'agissait-il d'affaires militaires ? Mais Son Excellence al-Nokrashi Pacha n'est pas un homme de guerre ni de combat, et n'a aucune connaissance des affaires militaires, peu ou prou — de quoi donc cette conversation a-t-elle pu traiter ?! Ou, pour le dire plus précisément, quel pouvait bien être le but de cette conversation ? Était-ce pour préparer le terrain à des négociations ? Était-ce pour répandre un apaisement dans l'esprit même du Président du Conseil ? Ou était-ce simplement pour troubler les nerfs ?

Et que pourrait vouloir discuter l'un des grands hommes d'Angleterre avec le chef du ministère égyptien, en le rencontrant et en s'asseyant avec lui à la table du déjeuner ? N'est-il pas naturel que la conversation entre eux porte sur des questions intéressant les deux pays, que le moment soit celui où l'on insiste pour les droits égyptiens, ou celui où l'on néglige ces droits, les oublie, et s'en détourne ? Et est-il même possible qu'un homme tel que le Field Marshal Alanbrooke visite l'Égypte sans rencontrer le Président du Conseil, sans s'asseoir avec lui à déjeuner ou à dîner, quel que soit le moment de cette visite, et quelles que soient les circonstances qui l'entourent ?

Le Field Marshal a visité Athènes avant de visiter le Caire, et il ne fait aucun doute qu'il y a rencontré le Régent du trône à déjeuner ou à dîner, et qu'il a tenu avec lui une longue conversation amicale sur des questions intéressant les deux pays ; pourtant le Régent du trône n'a ressenti nul besoin de publier un communiqué, ni rien qui y ressemble, au sujet de cette rencontre et de cette conversation — parce que le Régent du trône, au pays de la Grèce, qui exerce aussi présentement les fonctions de Président du Conseil, considère qu'il est tout à fait naturel qu'une telle rencontre ait lieu, et que cette longue conversation amicale sur des questions intéressant les deux pays s'y déroule ; et parce que le Régent du trône est trop occupé des affaires du peuple grec pour se soucier de publier des communiqués au sujet d'une chose naturelle et

ordinaire. Et c'est là toute la différence entre notre propre Président du Conseil et le chef du gouvernement grec : l'un d'eux — le président grec — est accablé de bien des choses qu'il doit faire, de bien des choses qu'il doit dire, et de bien des conversations qu'il doit mener ; tandis que l'autre, le chef du gouvernement égyptien, a les mains vides et l'esprit vide, sans nul souci qui lui gâte la journée ni le tienne éveillé la nuit, et rien à dire aux Égyptiens — et pourtant les Égyptiens insistent encore pour qu'il leur dise quelque chose. Et le Président du Conseil s'est efforcé et a peiné, a cherché et enquêté, a réfléchi et calculé, sans trouver rien à dire aux Égyptiens, parce qu'il n'a rien trouvé à faire pour les Égyptiens ; puis Dieu l'a pourvu, a été bon pour lui, et lui a arrangé une circonstance commode : il a rencontré le Field Marshal Alanbrooke, et a pu ainsi diffuser aux Égyptiens la nouvelle de cette rencontre.

Et ce qui est étrange, c'est que le Président du Conseil s'est contenté de convier ses seuls collègues ministres, sans inviter le comité politique à voir lire cette grande nouvelle, et à être consulté sur ses profondeurs et ses secrets cachés, ses prémisses et ses conséquences. Voudrait-il peut-être réserver au Conseil des ministres des secrets politiques tenus cachés au comité politique suprême ? Ou bien considère-t-il l'affaire trop insignifiante, trop négligeable, pour justifier de réunir les membres de ce comité politique suprême ? Et quelle pourrait bien être l'opinion de Son Excellence Sidqi Pacha lui-même sur ce grand événement ? L'accueillerait-il avec calme et le supporterait-il patiemment ? Ou le trouverait-il si intolérable qu'il démissionnerait d'un corps dont on tient les secrets cachés, et dont on dissimule les réalités de la haute politique — démissionnant, avec la nouvelle de sa démission diffusée dans les journaux, pour que le Président du Conseil l'invite ensuite à un déjeuner, ou à un dîner, ou à une tasse de café, autour duquel se déroulerait une longue conversation amicale tout comme celle tenue entre le Président du Conseil et le Field Marshal, après quoi Sidqi Pacha reconsidérerait sa démission — soit parce qu'al-Nokrashi Pacha l'aurait convaincu qu'il s'était trompé, soit parce qu'al-Nokrashi Pacha l'aurait convaincu qu'il avait eu raison depuis le début — et les choses se poursuivraient alors exactement comme elles se sont poursuivies après la démission de la semaine dernière.

Et la vérité est que les Égyptiens ont besoin de pareils divertissements, pour se distraire de cette existence stagnante, inerte, sans vie, qui n'accomplit rien et ne signifie rien, et qui a été imposée aux Égyptiens en ces jours difficiles.

Sidqi Pacha doit démissionner, et al-Nokrashi Pacha doit le cajoler jusqu'à ce qu'il reconsidère sa démission, et les humoristes parmi les journalistes doivent trouver de quoi divertir leurs lecteurs. Malheur à ce peuple, affligé de si grands hommes d'État et de si puissants dirigeants — ils l'accablent vraiment au-delà de toute raison, se jouent vraiment de lui alors qu'il a besoin de leur effort sincère ; mais c'est ainsi que le destin a déjà tracé son cours, et que le sort en a déjà décidé.

Car il faut occuper le peuple de ces bavardages oiseux, loin de ses droits sacrés, et le distraire de ses espoirs et de ses souhaits par la démission de Sidqi Pacha jeudi après-midi et sa reconsidération de cette démission quelques heures, ou de nombreuses heures, après l'avoir présentée.

Et après tout cela, si al-Nokrashi Pacha avait eu quelque chose de plus à dire que sa rencontre avec le Field Marshal, il l'aurait dit ; et s'il avait eu quelque chose de plus à faire que de déjeuner avec le Field Marshal, il l'aurait fait. Mais l'homme a donné tout l'effort qu'il avait à donner, a offert le meilleur de ce qu'il avait, ou tout ce qu'il avait — et même la plus belle marchande de tabac ne peut donner que ce qu'elle a, comme disent les Français. Et Dieu n'impose aux hommes que ce qu'ils peuvent supporter. Notre Président du Conseil a déployé toute sa capacité : il a déjeuné avec le Field Marshal, et tenu avec lui une longue conversation amicale sur des questions intéressant les deux pays, puis en a transmis la nouvelle au Conseil des ministres ; et puisqu'on reproche au ministère son silence, et qu'on lui reproche de manquer à publier les œuvres considérables qu'il entreprend, il a été suggéré au Président du Conseil, selon toute vraisemblance, de convoquer les journalistes en sa présence et de leur diffuser cette grande nouvelle — et il l'a fait, et Dieu n'impose à aucune âme plus qu'elle ne peut porter, de sorte que le peuple égyptien doit se contenter, et même se réjouir, et même remplir l'air d'acclamations, d'applaudissements et de sifflets aussi. Car le Président du Conseil a déjeuné avec le Field Marshal Alanbrooke, et tenu avec lui une longue conversation amicale sur des questions intéressant les deux pays.

Et le peuple égyptien ne doit pas non plus négliger la grande portée de ce déjeuner ; car un autre déjeuner a eu lieu à Londres, et il ne fait aucun doute que notre propre ambassadeur a lui aussi tenu une longue conversation amicale avec son hôte, M. Bevin, le secrétaire britannique aux Affaires étrangères, sur des questions intéressant les deux pays — un déjeuner au Caire et un déjeuner à Londres, un déjeuner entièrement

conforme aux principes de la diplomatie, entièrement conforme aux principes d'un art de gouverner raffiné : notre Président du Conseil invité au Caire, notre ambassadeur hôte à Londres, et la seule différence entre les deux déjeuners est que celui du Caire a été offert par un chef militaire britannique, et non par l'ambassadeur britannique ou quiconque le représentant.

Et l'explication de cette différence est bien simple : le secrétaire britannique aux Affaires étrangères est un homme de politique, non un homme de guerre, et c'est pourquoi il déjeune avec l'ambassadeur égyptien et tient avec lui la longue conversation amicale ; tandis que notre propre Président du Conseil est un homme d'habileté militaire, expert en avance et en retraite, en audace et en retenue, et c'est pourquoi il déjeune avec le Field Marshal et tient avec lui la longue conversation amicale.

N'y a-t-il donc pas de fin à ces sottises ? Le temps n'est-il pas venu pour nos hommes d'État de revenir à leur conscience, de regarder les hommes d'État qui les entourent, et de considérer qu'ils sont sur le point de gaspiller pour l'Égypte des occasions qui ne pourront être retrouvées si elles ne sont pas saisies dès maintenant ? Le temps n'est-il pas venu pour le Président du Conseil de passer quelque matinée, ou quelque soirée, seul avec lui-même, et de s'interroger sur ce grand et redoutable triomphe qu'il remporte ces jours-ci ? Il triomphe de lui-même, se distrayant par les apparats de sa charge des réalités de la vie égyptienne — lui qu'on connaissait autrefois pour son ardent patriotisme, impétueux à réclamer les droits. Le fait d'exercer le pouvoir peut-il vraiment adoucir le caractère à ce point ? ! Il triomphe de sa propre nation, grand et redoutable triomphe en vérité, lorsqu'il la distrait par des futilités de la lutte pour ses droits, et la détourne par ces conversations qui n'accomplissent rien vers la réalisation de ses espoirs — en ce moment même pourtant si propice, dit-on, à leur réalisation.

Je voudrais qu'al-Nokrashi Pacha passe une heure seul avec lui-même, pesant sa position présente contre sa position au sortir de la Première Guerre mondiale. Il serait alors saisi de la plus vive alarme, de la plus vive crainte, et saurait que l'exercice du pouvoir peut changer certaines âmes, et peut détourner certaines personnes du droit chemin, les poussant vers bien des détours.

Mais Son Excellence est trop occupé pour faire son propre bilan, pour se retirer dans la solitude, et pour peser son ancien moi contre son

moi présent. Peut-être souhaite-t-il demeurer en fonction pour préserver l'époque présente de l'effondrement, et dans l'effondrement de l'époque présente réside en effet un danger. Elle recèle ce grand danger que les Anglais pourraient ne pas accueillir favorablement, ni accueillir favorablement non plus les partisans égyptiens du ministère. Car l'effondrement de l'époque présente rendrait au peuple sa liberté et sa vigueur, son élan à réclamer ses droits et son insistance dans cette revendication jusqu'à obtenir ce qu'il veut — et voilà une chose que les Anglais pourraient ne pas accueillir favorablement en ce moment, et une chose qu'une certaine fraction d'Égyptiens, hélas, pourrait elle aussi ne pas accueillir favorablement.

Que l'époque présente dure donc, et que la revendication des droits soit différée, et que le Président du Conseil déjeune avec le Field Marshal Alanbrooke, et que le peuple égyptien se complaise dans ce grand honneur, plus grand et plus puissant que l'obtention de ses droits. Leur Président du Conseil n'a-t-il pas déjeuné avec le Field Marshal, et tenu avec lui une longue conversation amicale ?